

EMMANUEL, Marthe, docteur de l'Université de Paris, *La France et l'exploration polaire. De Verrazano à La Pérouse, 1523-1788*. Paris, Nouvelles Éditions latines, 1959. 396 - [2] p. 23 cm. Cartes, ill.

Marcel Trudel

Volume 13, numéro 4, mars 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302011ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302011ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trudel, M. (1960). Compte rendu de [EMMANUEL, Marthe, docteur de l'Université de Paris, *La France et l'exploration polaire. De Verrazano à La Pérouse, 1523-1788*. Paris, Nouvelles Éditions latines, 1959. 396 - [2] p. 23 cm. Cartes, ill.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 13(4), 576–579. <https://doi.org/10.7202/302011ar>

EMMANUEL, Marthe, docteur de l'Université de Paris, *La France et l'exploration polaire. De Verrazano à La Pérouse, 1523-1788*. Paris, Nouvelles Éditions latines, 1959. 396 - [2] pages. 23cm. Cartes, ill.

Quoi qu'en dise le titre, ce livre s'adresse tout autant aux lecteurs canadiens. On pourrait, à première vue, s'étonner que le Canada d'avant le dix-neuvième siècle occupe une place dans l'histoire de l'exploration polaire: pourtant, que cherchait-on depuis le seizième siècle? Une route maritime qui permît d'aller plus rapidement d'Europe en Asie, et lorsque la route se trouva coupée par la barrière américaine, on espéra se faire un passage, soit par l'extrême-nord, soit par l'extrême-sud. Par sa position septentrionale, le Canada avait des chances d'offrir un corridor, peut-être même à la hauteur de la Baie d'Hudson, et c'est ainsi que par le dynamisme entêté de ses hommes, le Canada joua, sous la pression de cette hypothèse, un rôle de premier plan.

En tout cas, une très importante partie du livre se rattache à notre histoire. A la suite des Papas et des Vikings, voici Verrazano, Cortereal, Cartier, Albanel, Radisson, Iberville, Jolliet; et l'auteur inclut même les voyages de La Vérendrye, en s'expliquant comme suit: « La rigueur des hivers nord-américains à cette latitude, les moyens de transport utilisés, les conditions d'existence, permettent, semble-t-il, d'assimiler ces pionniers à des explorateurs arctiques. » D'autres explorateurs se rattachent

d'une façon ou d'une autre à notre histoire: Bougainville, dont la carrière a débuté au Canada, doit continuer de nous intéresser lorsqu'il se situe au sommet des grandes explorations de son temps; ainsi pour La Pérouse, même s'il n'a joué qu'un rôle-éclair dans la Baie d'Hudson.

Et soudain, dans ces explorations polaires, comme au détour d'une route, nous rencontrons les Acadiens. Avec eux en 1763, Bougainville part jeter les bases d'une colonie française aux Iles Falkland, près du détroit de Magellan! Une nouvelle Acadie au Cercle polaire antarctique! L'histoire humaine des Falkland (alors îles Malouines) commence donc par une colonie acadienne, mais en 1767 l'Espagne supprime la France puis, en 1833, les îles deviennent anglaises: les Acadiens finissaient toujours par se retrouver sous les griffes du lion britannique. De nouveau, en 1773, on eut recours aux Acadiens pour tenter une fondation dans les îles Kerguelen, à 2,000 milles au sud de Madagascar. Îles Falkland, îles Kerguelen: le destin avait marqué les Acadiens pour être semés sur toute la face de la terre.

Sous cet aspect, l'ouvrage de Madame Emmanuel sur la France et l'exploration polaire peut donc se présenter comme une contribution à l'histoire du Canada. Ce qui nous amène à déplorer que l'auteur n'ait pas utilisé (ou tout au moins mentionné dans sa bibliographie) les études spécialisées dont s'honore le Canada français. Madame Emmanuel, qui parle longuement de Jolliet, d'Iberville et du mirage de la Mer de l'Ouest, ne semble pas connaître les œuvres capitales de Delanglez et de Frégault. En fait d'études canadiennes, elle ne cite qu'un livre désuet de Benoît Brouillette. Quant aux renseignements généraux, elle les puise toujours dans une même *Histoire du Canada*, mais la plus cocasse et la plus abracadabrante de toutes, celle de Claude de Bonnault. L'auteur est cependant excusable: je me rends compte par moi-même qu'il n'est pas facile, quand on est en France, de se renseigner sur l'histoire du Canada français; nos historiens ne sont pas encore parvenus, sur le théâtre de France et de Navarre, à franchir la rampe.

Ajoutons que le récit de ces grandes explorations polaires nous permet d'apprécier à une plus juste valeur certains gestes

de nos hommes célèbres : si les voyages de Verrazano, d'Iberville et de La Vérendrye demeurent des aventures de grande classe même à l'échelle internationale, nous voyons, par exemple, diminuer singulièrement le prestige de Cartier : comparée à ce qui se fait de son temps, l'œuvre de Cartier ressemble plutôt à un grignotement du littoral américain. Et l'auteur, en tout cas, a bien raison d'écrire : « La postérité, sous l'influence principalement des Canadiens français du XIX^e siècle, auréola Jacques Cartier d'une gloire peut-être excessive. » Les idolâtres vont encore crier au scandale.

Dans cet ouvrage qui raconte toutes les démarches de la France vers les pôles, l'auteur débute par l'Antiquité : le premier curieux à se diriger vers la région polaire est Pythéas, Grec de Marseille, et il se trouve ainsi que le premier en date dans l'exploration de l'extrême nord est un « Français » du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Quant au second en date, c'est le Viking Ottar qui, au neuvième siècle de notre ère, après avoir découvert la mer de Barents et la mer Blanche, vint s'établir en Normandie. Ce qui permet à l'auteur d'écrire : « Il est assez surprenant que les deux seuls personnages authentifiés nommément par l'histoire comme les précurseurs de l'exploration polaire soient en rapport avec les côtes de Provence, d'une part, la vallée de la Seine de l'autre. Ainsi leurs voyages exceptionnels forment-ils un lever de rideau particulièrement heureux au film des entreprises ultérieures de nos compatriotes. »

Après cet exorde triomphateur, Madame Emmanuel va-t-elle verser dans le chauvinisme et tout n'attribuer qu'à la France ? Absolument rien de tel. Comme le célèbre Charcot à qui elle a servi de secrétaire et qui avait le souci de rendre hommage aux travaux d'autrui, Madame Emmanuel n'omet aucune occasion de mettre en évidence le juste mérite des autres nations : « Si mon but initial, écrit-elle, était de me limiter strictement aux entreprises de nos compatriotes, je me suis vite aperçue que ces entreprises n'avaient aucun sens, isolées des contributions valeureuses et parfois essentielles des autres pays », et citant Charcot, elle poursuit : « Au delà du cercle polaire, il n'y a plus d'Anglais, plus de Français, plus d'Allemands . . . il n'y a plus que des hommes. »

Les travaux ou les hypothèses des uns servent de point de départ aux autres. Dans cette course au mystère polaire, les nations du dix-huitième siècle se sentent toutes solidaires, échangent leurs connaissances, se prêtent des instruments scientifiques. L'auteur reproduit parfaitement dans son livre ce climat de la recherche savante : entre les diverses démarches de la France elle raconte avec le même enthousiasme les points marqués par les autres nations. Si bien que l'ouvrage pourrait tout aussi valablement s'intituler *L'Europe et l'exploration polaire*.

MARCEL TRUDEL,
Université Laval,
(Québec).